

Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: [8] (1905)
Heft: 43

Artikel: Les grandes manœuvres de l'est
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-255544>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 29.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

lui-même de faire sa présentation, sur quoi il engagea, avec Nellie, une conversation des plus empressées à laquelle la jeune fille répondit avec la plus grande aisance, tandis que Marianne fut toute étonnée de son assurance.

Et cependant elle ne regretta point d'être abandonnée à elle-même un moment, elle avait tant besoin de se remettre de son émotion!

Le rôle muet qu'on lui attribuait ainsi sans gêne, commença cependant à lui peser au bout d'un peu de temps; son émotion, au lieu de s'apaiser, ne fit que s'en accroître, et tandis que les deux promeneurs, devisant gaiement, semblaient avoir oublié tout ce qui les entourait, Marianne sentit son cœur se resserrer d'une angoisse douloureuse et pénible.

Nellie, à la fin, se retourna vivement et demanda:

„Tu ne dis pas un mot, Marianne, es-tu malade?”

„Nous ne pouvons pourtant pas parler toutes les deux à la fois”, répondit-elle d'une voix éteinte, „continue toujours, j'écoute.”

On gagna un banc où l'on décida de s'arrêter un moment. Nellie prit place entre sa sœur et M. Gautier, elle était pleine d'entrain, agitant sans cesse ses pieds mignons, traçant des lignes sur le sable avec le bout de son ombrelle et disant mille choses gentilles sur la forêt, sur les oiseaux, les fleurs et tout ce qui lui passait par la tête.

Le soleil brillait à travers le feuillage déjà moins touffu en ce moment, les fils blancs de la vierge tendaient leur réseau étincelant d'un arbuste à l'autre, et les

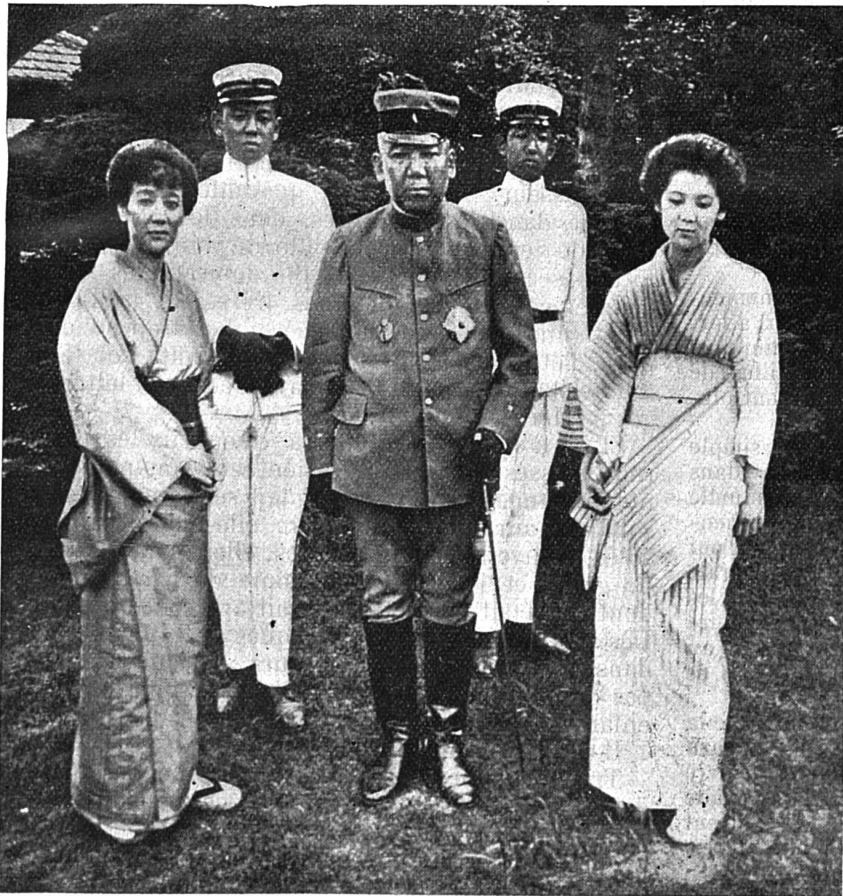
feuilles rouges et jaunes qui tombaient doucement des arbres ressemblaient aux rayons du soleil, à de petites paillettes d'or descendant de la voûte céleste.

„Qu'il fait bon vivre”, reprit Nellie, au bout d'un moment de silence: „il me semble que rien ne vaut un pareil jour d'automne et que la nature s'est fait doublement belle pour nous aujourd'hui!”

„Vous avez raison, Mademoiselle”, répondit M. Gautier, „la matinée est superbe après la tempête qui a sévi cette nuit. Une pareille journée au déclin de la saison a infiniment de charme, et cependant je lui préfère de beaucoup le printemps qui peut seul éveiller en nous la vraie joie de la nature. L'automne, je ne puis jamais m'empêcher de le comparer à une vieille femme qui sent décliner sa beauté et qui se pare à dessein afin d'en atténuer l'effet.”

Les traits de Marianne se contractèrent douloureusement. Elle détourna le visage et se leva vivement comme pour aller cueillir une fleur. Lentement, elle s'avança ainsi dans la forêt, elle marcha sans se retourner, seule, s'enfonçant toujours plus sous la feuillée, afin de ne plus entendre ce que l'on disait sur le banc. Dans un attendrissement infini, les larmes jaillirent enfin de ses yeux, et tandis que ses pieds frôlaient les feuilles mortes qui tombaient silencieusement autour d'elle, ses lèvres tremblantes répétèrent cette phrase cruelle:

„L'automne est comme une vieille femme qui sent décliner sa beauté et qui se pare à dessein afin d'en atténuer l'effet.”



Phot. de C. Chusseau-Flavien, Paris.

Le général Oyama, entouré de sa femme, de sa fille et de ses fils.

Les chèvrefeuilles.

Les chèvrefeuilles de la haie,
Toujours plus haut, jamais lassés,
Aux sveltes brins de la coudraie
Grimpent, tendrement enlacés.

Jusqu'aux sommités des ramures
Leurs fleurs s'élançant pour mieux voir,
Au loin, les bois et les pâtures
Etendent leur vert reposoir.

Montez, chèvrefeuilles d'automne,
A la cime des noisetiers,
Et dites-moi si ma mignonne
N'apparaît point dans les sentiers?...

A sa démarche de Diane,
Aisément vous la connaissez;
Sur l'herbe on croirait qu'elle plane
Quand elle traverse les prés.

Sa taille flexible s'élançait
Comme vos tiges: son teint clair
A la délicate nuance
De vos fleurons couleur de chair.

Lorsqu'elle arrive dans l'herbage
Où les bœufs paissent au soleil,
On respire, sur son passage,
Un parfum au vôtre pareil.

Chèvrefeuilles, je vous envie!
Vous pouvez la voir chaque jour...
Et moi, dès qu'elle m'est ravie,
Je me crois perdu sans retour.

Pour le grand désir que j'ai d'elle
Vos horizons sont trop étroits;
Je la trouve cent fois plus belle
Que vos cieus, vos prés et vos bois...

ANDRÉ THEURIET.

LES GRANDES MANŒUVRES DE L'EST

Les grandes manœuvres de l'Est se sont déroulées, cette année, autour de Brienne, où Napoléon Bonaparte fit ses premières études militaires.

— Nous sommes tous ici à l'école, a dit le général Brugère à ses officiers.

Les grandes manœuvres sont, en effet, l'école pratique des chefs et des soldats.

Quatre corps d'armée et quatre divisions de cavalerie

avaient participé à ces manœuvres qui présentaient le plus vif intérêt. Par une coïncidence curieuse, les effectifs réunis sous la direction du général Brugère, étaient à peu près ceux dont disposait Napoléon en février 1814, lorsqu'il entreprit de résister à l'invasion dans la région comprise en avant de Troyes, entre l'Aube et la Seine. Les quatre corps d'armée, réunis en Champagne représentaient environ 65 000 hommes et 400 bouches à feu.

Ces grandes manœuvres sont d'une incontestable utilité. Elles seules peuvent permettre l'essai des éléments de la



M. Berteaux, ministre de la guerre, aux grandes manœuvres.

force militaire; elles seules donnent aux généraux l'occasion de commander, de prendre de l'initiative, d'agir, d'échapper aux préoccupations bureaucratiques qui, à part dix ou douze jours de grandes manœuvres, les absorbent toute l'année.

On avait vu cette fois à l'œuvre les plus éminents chefs de l'armée française : le généralissime Brugère, qui est depuis cinq ans déjà à la tête du conseil de guerre; le général Hagron, qui a été longtemps considéré comme le successeur éventuel du généralissime; le général Dessirier, gouverneur militaire de Paris; tant d'autres encore, qui sont destinés à occuper les positions les plus hautes dans la hiérarchie. Les missions militaires étrangères étaient particulièrement brillantes cette année.

Le général Brugère s'est préoccupé de donner aux manœuvres le caractère d'une vraie guerre, c'est-à-dire qu'il a formellement interdit les opérations de la parade et défini plus nettement le rôle des arbitres. Pareils aux batailles de Liao-Yang et de Moukden, les engagements durèrent plusieurs jours.

Aujourd'hui, la bataille n'a plus le caractère net et simple d'autrefois. Elle a de multiples épisodes et a cessé d'être dans la « main » des chefs. Plus que jamais l'initiative individuelle doit faire merveille. Les mouvements par masse appartiennent au passé : le capitaine, le lieutenant, voire le sergent ont à faire preuve d'ingéniosité, à comprendre l'idée générale du haut commandement, et ils ne doivent plus attendre les ordres de leurs chefs immédiats. Il est évident que la victoire appartient aujourd'hui à l'armée où, du général en chef au soldat, toutes les volontés, réfléchies et ardentes à la fois, se coordonnent dans le même effort.

Le gros succès a été fait à M. Berteaux, ministre de la Guerre, qui, coiffé d'un impeccable huit-reflets, est apparu monté sur un superbe destrier. Il aurait, d'ailleurs, pu suivre les manœuvres en uniforme de capitaine d'artillerie, grade qu'il occupe dans la réserve; mais trois galons ne peuvent suffire au grand chef de l'armée : la jaquette a plus de prestige, en la circonstance, que le dolman.

L'AMBULANCIÈRE

C'était pendant l'atroce hiver de 1870.

Sedan avait vu s'écrouler l'empereur; Metz avait vu capituler Bazaine. Les Allemands marchaient sur Paris, semant la ruine et l'horreur sur leur passage. A quatorze siècles de distance, Attila revenait.

Les villages brûlaient; de longues colonnes de fu-

mée montaient vers le ciel, portant au Très-Haut les malédictions et les désespoirs des hommes. Et l'ennemi avançait toujours, emmenant des otages, fusillant les habitants qui tentaient de défendre leurs foyers violés, organisant sous le nom de *contributions de guerre* et de *réquisitions* le pillage à main armée.

Après l'Alsace, la terre lorraine fut souillée de l'ignoble contact. Après la Lorraine, la Champagne. L'ennemi avançait toujours.

Les armées de l'empire avaient fondu comme la neige au soleil, pauvres et héroïques armées où l'on se battait un contre dix. A la hâte, fébrilement, sous le feu, d'autres armées se formaient. Désespérant de sauver la patrie, on voulait au moins sauver l'honneur.

Les hommes firent leur devoir. Les femmes aussi.

Ce furent les femmes dont les dévouements sublimes permirent d'établir les ambulances, les hôpitaux de campagne, les services de l'arrière où l'on évacuait les blessés des grandes hécatombes. Car tout cela fonctionnait à merveille, mais sur le papier seulement, et sans le courage et l'abnégation des femmes, on frémit à la pensée de ce que seraient devenus les milliers et les milliers de blessés abandonnés sur les champs de bataille.

Des femmes de tête et de cœur se rencontrèrent partout pour remplir la divine mission de sœurs de charité volontaires. Partout où l'on disposait d'un peu de place, on instituait une ambulance. Tout château était devenu hôpital.

Dès que les premières nouvelles de nos désastres ne laissèrent plus de doute sur la possibilité d'une invasion, Mme la comtesse de Littry mit à la disposition de l'autorité militaire le château qu'elle habitait aux environs d'Épernay, dans cette vallée de la Marne qui s'ouvrait comme une grande route devant l'envahisseur. On y installa quarante lits. Il y en eut partout, dans les chambres, dans le salon, dans la salle de jeu et dans la salle de billard. Mme de Littry, secondée par ses trois domestiques femmes, deux médecins et quelques frères de la Doctrine chrétienne, se fit ambulancière. Le drapeau de Genève, l'étendard de la Croix-rouge, flotta sur le fronton : c'était comme si l'on y avait écrit en lettres rouges : « Ici l'on souffre. »

Et ils n'étaient pas seuls à y souffrir, les malheureux blessés qui y gémissaient et y mouraient. La noble femme qui leur prodiguait ses soins et ses consolations aurait eu bien besoin elle-même d'être consolée. Veuve depuis longtemps, elle n'avait qu'un fils, un grand et beau jeune homme de vingt-cinq ans, dont elle était fière et qui vivait avec elle au château. Dès nos premiers revers, Jacques de Littry s'engagea dans un corps de francs-tireurs; sa mère n'essaya pas de le retenir; la France avait besoin de tous ses enfants. Elle lui donna sa bénédiction, et il partit.

Il ne revint jamais.

Trois semaines après son départ, un des hommes de son corps, blessé dans une de ces rencontres avec l'ennemi, où cruellement inférieurs en nombre, nous avions toujours le dessous, fût amené à l'ambulance du château. Il apportait, avec la nouvelle d'une défaite de plus, celle de la mort de Jacques de Littry, tué dans la bataille, sous ses yeux, et dont le corps n'avait pu être retrouvé, tant avait été brusque la retraite, rapide le mouvement en avant des Allemands.

La comtesse montra une force d'âme surhumaine. Elle prit le deuil, mais si elle pleura, ce fut seule, sur son prie-Dieu, devant l'image de Celui qui souffrit tant et qui comprend toutes les souffrances. Pas une